

Chantal Bordes-Benayoun (éd.), *Les Juifs et la ville*

Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2000, 308 p.

Régine Azria



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/414>

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 2 octobre 2001

Pagination : 93-156

ISBN : 2-222-96712-0

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Régine Azria, « Chantal Bordes-Benayoun (éd.), *Les Juifs et la ville* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 116 | octobre - décembre 2001, document 116.6, mis en ligne le 21 novembre 2005, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/414>

XV^e siècle. Depuis la publication de sa thèse, *Dieu dans l'art. Sollicitudini Nostrae de Benoît XIV (1745) et l'affaire Crescence de Kaufbeuren*, Paris, Cerf, 1984, l'auteur n'a cessé d'explorer l'image d'un Dieu Trine dans une approche originale qui s'est révélée particulièrement féconde. Associant la compétence du théologien à celle de l'historien de l'art, rigoureux quant à l'analyse et à la contextualisation des œuvres, F.B. a depuis longtemps fait fi du mépris des uns pour les sources iconographiques ou de la méfiance des autres pour les interprétations qui échappent à l'histoire des styles. L'évolution de la discipline lui facilite, il est vrai, la tâche. À cet égard, il n'est pas indifférent que son ouvrage ait été accueilli dans la nouvelle collection « Sciences de l'histoire » qu'ont lancée les Presses universitaires de Strasbourg. La préface de Roland Recht, qui fait référence à Jakob Burckhardt et Erwin Panofsky mais aussi à Freud et Ferdinand de Saussure, cherche à préciser le statut complexe de ces réalités que l'on qualifie de façon réductrice d'« œuvres d'art » alors que la beauté ne fut pas leur finalité. Il rappelle qu'« écrire l'histoire de l'art, c'est peut-être d'abord saisir le statut changeant de ces réalités au travers des regards qui se sont portés sur elles et qui ont tenté, à chaque fois, de les définir ». F.B. en donne maints exemples ; en scrutant les relations entre commanditaires, programmes et réponses des artistes, il montre de façon exemplaire qu'une œuvre n'est jamais la pure mise en forme d'un texte mais bien un « lieu théologique » où s'élabore de façon spécifique une pensée trinitaire. Ainsi faut-il douter, par exemple, que l'isomorphisme intégral des figures du Père et du Fils, dans le célèbre *Couronnement de la Vierge* d'Enguerrand Quarton soit une conséquence directe – quinze ans après et pour une œuvre destinée à un couvent – des décisions du concile d'union de Florence, comme le veut l'interprétation communément admise, alors que la plupart des conciles semble n'avoir que peu d'effets immédiats sur le cours de l'art religieux. La réflexion se développe à partir des œuvres, dans une approche concrète sans que l'unité de l'ouvrage ne souffre de ce fractionnement apparent. L'étude se concentre sur un temps court – une soixantaine d'années à peine entre la *Grande Pietà ronde* de Malouel et l'*Adoration de la Trinité*, miniature de Jean Fouquet pour les Heures d'Étienne Chevalier – alors que le développement de l'iconographie de la Trinité s'est déjà affirmé en Occident et avant que n'apparaissent les prémices de la Réforme. Cette période artistique particulièrement riche correspond à un désir accru de « voir » le mystère, comme en écho aux premières visions de la Trinité (Rupert de Deutz,

Christine de Markyate) ; sur le plan formel, elle consacre l'affaiblissement puis l'abandon de la règle du christomorphisme qui posait que « le visible du Père, c'est le Fils » (Irénée). Les différents types iconographiques de la Trinité (Trône de grâce, Trinité du Psautier, Compassion du Père ...) vont s'accompagner d'une différenciation iconographique des personnes tandis que surgissent de nouveaux motifs (Dieu le Père en Pape ou en empereur...) sans qu'un modèle dominant ne s'impose à cette date. La *Communion et martyre de saint Denis* par Jean Malouel et Henri Bellechose, la *Compassion du Père* de Robert Campin, la *Trinité* de Masaccio, le *Retable de Boulbon...* témoignent, entre autres, de cette inventivité figurative à laquelle F.B. est conduit à reconnaître des qualités d'ordre théologal (p. 199), qualités qu'il voit décliner dès la fin du XV^e siècle.

Ajoutons que l'ouvrage, issu d'une série de conférences, se veut accessible à un public non spécialiste. L'introduction présente une mise au point synthétique sur le dogme de la Trinité à la fin du Moyen Âge, l'analyse des œuvres est menée de façon méthodique dans un style clair, l'index recense à la fois les citations bibliques, les notions théologiques et les thèmes iconographiques, la bibliographie essentielle est indiquée pour chaque chapitre. Il serait vain de résumer chacune des sept enquêtes qui sondent ces figures de la Trinité, il faut les lire pour découvrir, une fois encore, la richesse d'un regard qui ne se satisfait pas de la seule délectation esthétique mais cherche, à travers le sens des formes, à toucher au plus près « l'évolution de l'idée même de Dieu dans les sociétés occidentales ».

Isabelle Saint-Martin.

116.6 BORDES-BENAYOUN (Chantal), éd..

Les Juifs et la ville. Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2000, 308 p.

C.B.-B. ouvre son avant-propos sur des noms de villes bibliques : Hébron, Nahor, Sichem, Béthel, Babel, Sodome, Jérusalem. Ça c'est pour le passé mythique, un passé qui n'en finit pas de se confondre avec le présent et son actualité la plus brûlante. Mais on pourrait facilement, c'est ce qu'elle fait d'ailleurs quelques lignes plus bas, prolonger la liste par des noms de villes de diaspora qui restent liées au destin collectif juif : Salonique, Amsterdam, Varsovie, Vienne, Vitebsk (la couverture du livre reproduit un tableau de Chagall, né, comme chacun sait, à Vitebsk), Tunis, Marseille, Sarcelles, New York... « L'histoire des juifs, écrit-elle, est citadine parce qu'elle est histoire migratoire. Les

trajets, les ports, les gares, les refuges et les installations de plus ou moins grande fortune, les activités économiques, tout y ramène inlassablement vers la ville et ses centres ». Aussi, la sociologie des juifs ne peut-elle être autre qu'urbaine. Certes, mais la ville change en même temps que ceux qui l'habitent, l'urbanité se déplace, se recompose sans cesse comme se déplacent et se recomposent les quartiers, les ghettos. Ce sont ces relations complexes entre les juifs et la ville que nous font découvrir – ou revisiter – les auteurs de ce livre riche et passionnant, dont l'objectif est de restituer, dossiers à l'appui, les tensions permanentes entre repli et ouverture, désir d'intégration et souci de fidélité qui les traversent.

La ville est appréhendée ici sous trois registres : 1^o – comme organisation spatiale : les exemples de la rue des Rosiers (Jeanne Brody), de Sarcelles (Annie Benveniste, Laurence Podselver), de Toulouse (Colette Zydnicki), de Crown Heights (Samuel Bordreuil) montrent les rôles multiples et contradictoires assignés à ces lieux emblématiques de la vie juive que sont les 'quartiers juifs', les 'ghettos', les lieux communautaires, tous lieux, espaces, trajectoires ou territoires où se tissent les solidarités familiales, institutionnelles, spirituelles (Gérard Nahon), d'où partent et vers où convergent les itinéraires nomades ou migratoires (Jacques Gutwirth), où se croisent et se tissent les réseaux d'affaires (Alain Tarrus) : alternativement sas de transition pour juifs émigrés, lieux d'assignation ou d'élection, territoires d'affrontements inter-communautaires, lieux de mixité et de mélange où les juifs découvrent leur propre diversité et apprennent à se connaître par la force des choses, les exils successifs, et les nécessités de la cohabitation communautaire, ces espaces sont polymorphes et changeants.

2^o – Comme espace politique, dans le sens de *cité*, c'est-à-dire comme lieu où s'inventent et s'élaborent les formes modernes du civisme et de la citoyenneté, là où les espoirs d'émancipation et de progrès humain sont les plus forts et où la ville devient métaphore de ces avancées (cf. le *Paris, Rome, Jérusalem* de Joseph Salvador, in Patrick Cabanel, « La République juive. Question religieuse et prophétisme biblique en France au XIX^e siècle »), là où les résistances à l'entrée des juifs dans la cité sont les plus violentes aussi (Paul Zawadzki, « la violence antisémite dans les universités polonaises »). Pendant l'occupation, la ville renoue avec ses ambiguïtés : lieu de refuge et de clandestinité, elle est aussi lieu de tous les dangers qu'il vaut mieux fuir (Jean Estèbe ; Sylvia Ostrowsky). Enfin, comme le montre l'analyse magistrale de

C.B.-B., ce lien politique qui se noue entre les juifs et la cité passe également par le jeu des différents niveaux d'appartenance (« appartenance communautaire, appartenance locale et citoyenneté »). Loin des analyses binaires qui entendent opposer et renvoyer dos à dos la communauté (synonyme de repli) et la société (qui serait synonyme d'ouverture), elle fait apparaître une réalité et des logiques infiniment plus complexes et nuancées où le local et le régional, les préoccupations civiques et le souci communautaire s'épaulent et se renforcent mutuellement, où la citoyenneté se construit et cherche sa légitimité dans et hors communauté.

3^o – Comme représentations, thème littéraire, lieu privilégié de l'intrigue romanesque. Ici encore, la matière est riche. De la ville biblique à la 'carrière' de Carpentras, c'est le thème de la violence qui circule et qui s'impose dans le récit et autres mises en forme littéraires (Jacqueline des Rochettes ; Marie-Claire Viguier). De son côté Alain Dieckhoff met en perspective Tel-Aviv et Jérusalem, et les images contrastées qu'en renvoie le sionisme : la première étant l'expression concrète, moderne, laïque de la renaissance nationale juive et la seconde celle d'une tradition obscurantiste repliée sur elle-même ; l'une ouverte sur le grand large et l'avenir, l'autre juchée sur ses collines désertiques, dans un face à face sans compromis avec son Dieu. Cette image, on le sait, changera au moment de la guerre des Six Jours avec l'irruption du messianisme politique.

Les dernières contributions proposent des parcours littéraires : en compagnie de Roger Ikor et d'Isaac Bashevis Singer, qui façonnent des « visages contrastés de la ville » (Anne Viguier Zwiebel) ; en compagnie des autobiographies romancées d'auteurs américains (parmi lesquels Philip et Henry Roth) qui nous entraînent dans et au-delà des quartiers juifs de leur enfance, à partir d'une relecture de Louis Wirth, dont le livre phare, *Le Ghetto*, publié en 1928 (Paris, PUF, 1980, traduit et présenté par P. J. Rojzman) demeure une référence centrale, tout comme les travaux de l'École de Chicago (Nancy Green) ; en compagnie enfin de Chaïm Potok et de son *Élu*, à partir duquel Alain Medam montre avec la finesse d'analyse qu'on lui connaît les multiples façons d'être juif à New York – Brooklyn – Williamsburg. L'équipe réunie autour de C.B.-B. nous avait déjà proposé, aux mêmes Presses Universitaires du Mirail, un ouvrage collectif de qualité (*Les juifs et l'économique, miroirs et mirages*, textes réunis par Chantal Benayoun, Alain Medam et Pierre-Jacques Rojzman, 1992 [cf. Arch.

84.95]). Attendu avec impatience, celui-ci ne nous déçoit pas.

Régine Azria.

116.7

BRÉCHON (Pierre),
DURIEZ (Bruno),
ION (Jacques), éd.

Religion et action dans l'espace public. Paris, L'Harmattan, 2000, 301 p. (coll. « Logiques politiques »).

L'heure est au transdisciplinaire et à la réciprocity des perspectives. Le phénomène religieux s'y prête merveilleusement et on ne peut que se réjouir de la publication de ce collectif, issu d'un colloque conjoint organisé en février 1999 par l'Association française de sciences sociales des religions et l'Association française de science politique. Chose rare pour ce genre d'ouvrage, une réelle logique d'ensemble se dégage autour de la problématique classique esquissée en introduction par B.D. Quelle est la permanence et la force du lien, direct ou indirect, entre religion et action publique ? Selon les auteurs, la question générale est abordée dans une perspective institutionnelle ou individuelle. Quelles stratégies de retrait, d'attestation ou de contestation du monde les groupements religieux promeuvent-ils ? Quels liens, s'il en est, peut-on établir entre identité religieuse et engagement public ? Comment, en fonction de leur ethos religieux, les individus mettent-ils en œuvre une façon particulière d'être au monde (p. 17) ?

Sur ce canevas sont ensuite développés cinq motifs : les attitudes à l'égard du monde, les stratégies de visibilité ou de discrétion en catholicisme, la visibilité ou la discrétion des religions minoritaires, la pluralité religieuse et les formes d'implication sociale, les frontières du religieux. Pas moins de dix-sept auteurs brossent le tableau. La majorité des contributions privilégient une dimension ou l'autre de l'action institutionnelle catholique, ou du catholicisme. C'est le cas de J.-M. Donegani et de V. Tournier sur l'identité et la socialisation, de D. Andolfatto sur le rapport entre religion et implication syndicale (CFDT, CGC, CFTC), de N. Viet-Depaule sur les prêtres ouvriers, de K. Talin et de P.-A. Turcotte sur la différence de culture politique des ordres religieux en France et au Québec, de C. Pina sur l'épiscopat français, d'É. Belouet et de J. Morlet sur l'action catholique, enfin, de D. Pelletier sur la carrière institutionnelle de l'idée de mission depuis la Révolution française.

L'équilibre de la composition est préservé par le traitement des stratégies religieuses minoritaires de visibilité ou de discrétion dans l'espace public, que ces minorités soient anciennes ou récentes. P. Birnbaum rappelle le cas des juifs d'État, S. Trudel fait état de celui du judaïsme sarcellois alors que G. Vincent traite des associations protestantes d'entraide. J. Césari discute, par ailleurs, de l'intégration socio-politique des musulmans français et R. Dericquebourg, du rapport au monde de trois minorités religieuses contemporaines : les Témoins de Jéhovah, La Famille et le Raëlisme.

Au fil de l'ouvrage, le découpage de l'objet et la portée de l'interprétation se révèlent une préoccupation constante. Ainsi, C. Dubar plaide pour une définition extensive du religieux, englobant les croyances subjectives, en même temps qu'il insiste sur les transactions identitaires dans le champ professionnel. A. Micoud, considérant le religieux comme construction symbolique qui engage un nouvel être au monde, peut ainsi voir dans l'écologisme une nouvelle religion civile. J. Ion, par ailleurs, revisite les modes d'engagement dans l'espace public – publicisation et personnalisation – dont on conçoit qu'ils puissent être appliqués à certaines revendications religieuses actuelles immédiatement perçues comme envahissement ou reconquête. À ce sujet, le souci d'ancrage empirique produit d'heureux résultats. Par le biais de l'élaboration du rapport Dagens, Christine Pina montre l'apprentissage laborieux de la consultation de la part d'une Église dépeuplée, en position de repli. De même, il faut signaler la finesse de l'analyse faite par Jocelyne Césari des déclinaisons socio-politiques de la référence musulmane qui, même dans l'intégralisme, peut prendre la forme soit d'un piétisme personnel, soit de l'associationnisme civil, soit de l'action civique (lutte anti-racisme), soit, encore, de la protestation radicale. Il est aussi évident à la lecture de Césari, comme à celle de Birnbaum, que la visibilité ou la discrétion ne se présentent pas nécessairement comme des options dans la mesure où il y a relégation institutionnelle et stigmatisation.

Pour conclure, Pierre Bréchon n'hésite pas à pousser plus avant la réflexion. La question du lien entre identité religieuse et politique a-t-elle encore un sens au constat d'identités religieuses flottantes, ou de la formation d'une identité areligieuse, voire même antireligieuse ? L'espace public est-il co-extensif à l'espace politique partisan et aux idéologies ? Le statut des religions se transforme dans l'espace public, la laïcité est dépassée comme cadrage et fonctionne de manière différente,